RUDOLF STEINER

LA CULTURE PRATIQUE DE LA PENSÉE

DEUX CONFÉRENCES

Données le 18 Janvier 1909

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR
JULES SAUERWEIN

ÉDITIONS ALICE SAUERWEIN

Dépositaire général

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, boulevard Saint-Michel, 49

PARIS 1923

Version PDF du 05/10/2010

TABLE DES MATIÈRES



NOTE DE L'ÉDITEUR

La publication au format PDF, de ce livre, passé dans le domaine public (selon la législation française en vigueur), permet de porter à la connaissance des intéressés, ce qui fut comme édition, ce qui fut comme traduction, au commencement de l'anthroposophie en France.

Livre témoin de la transcription de deux conférences de Rudolf Steiner faite le *18 janvier 1909* et publiée aux *Éditions Alice Sauerwein* au cours de l'année 1923.

L'éditeur de cette publication au format PDF s'est engagé à respecter le livre original et c'est une garantie qu'il destine au lecteur[1].

Enfin l'éditeur attire l'attention du lecteur sur le fait qu'il y a eu depuis 1923 d'autres publications en langue française du livre *La Culture Pratique de la Pensée*, et que la publication de 1923 est à considérer comme une étape, et non comme *la* version de référence.

Octobre 2010.

1. Vous pouvez signaler des différences par rapport à l'original ou des fautes de frappes, en écrivant à pisur5@orange.fr

LA CULTURE PRATIQUE DE LA PENSÉE

Il peut paraître étrange que l'anthroposophie s'occupe de l'éducation pratique de la pensée, car, pour ceux qui ne considèrent que l'extérieur, l'anthroposophie apparaît trop souvent comme une doctrine étrangère à la vie et contraire à toute utilisation pratique. Mais cette opinion ne résiste pas à la critique. En vérité les considérations qui vont être exposées dans ce petit ouvrage doivent servir de guide dans les détails de la vie quotidienne la plus terre à terre. Il s'agit de trouver à tout moment une réserve de sentiment et de force d'âme qui nous rende, dans la vie, plus solides et plus forts.

Les gens qui se nomment pratiques s'imaginent agir d'après les principes les plus pratiques. Mais si l'on pénètre les mobiles de leurs actes, on découvre que ce que l'on appelle la pensée pratique ne mérite pas le nom de pensée, mais consiste bien souvent pour eux à vivre d'expédients, en se servant de jugements et d'associations d'idées entièrement acquises. Considérez objectivement la pensée de l'homme pratique, ce qu'on appelle l'esprit pratique, et vous trouverez qu'il n'y existe d'autre élément pratique que le fait d'avoir pratiqué certaines leçons. On s'approprie la pensée du professeur, la pensée de celui qui a auparavant fabriqué tel ou tel objet, et l'on s'en accommode. Et quiconque dirige sa pensée autrement est considéré comme un homme dépourvu de sens pratique, puisque sa pensée ne concorde plus avec les habitudes acquises du plus grand nombre.

Cependant toutes les fois qu'on a découvert quelque chose de réellement pratique, la découverte a été l'œuvre d'un homme qui, à première vue, n'avait rien qui le désignât pour cela.

Prenez comme exemple nos timbres-poste. On imaginerait aisément que c'est un spécialiste de l'administration postale qui les a inventés. Il n'en est rien. Au commencement du dernier siècle c'était toute une affaire que d'envoyer une lettre. Il fallait se rendre dans un lieu spécial, se faire inscrire dans un registre et se soumettre à toutes espèces de formalités. L'affranchissement des lettres tel qu'il existe aujourd'hui ne remonte pas à plus de soixante ans et les timbres ont été inventés par un homme qui n'avait rien à faire avec les postes, l'anglais Hill. Le ministre spécial chargé des postes déclara au Parlement anglais que, d'après lui, cette simplification n'augmenterait pas le trafic, comme le supposait M. Hill et que, si cela arrivait par malheur, la conséquence serait que l'office des postes de Londres deviendrait insuffisant.

Ce grand génie pratique n'avait pas pensé un instant que c'était au bâtiment à s'agrandir en raison du trafic, et non au trafic à se réduire aux dimensions du bâtiment. Il s'est pourtant passé ce fait que l'homme impratique a eu le dessus sur l'homme pratique, et qu'aujourd'hui il nous paraît tout naturel que les lettres soient affranchies par les timbres qu'on y appose.

Il en est de même pour les chemins de fer. Lorsqu'en 1837 la première voie ferrée dut être construite de Nuremberg à Fürth, le collège médical de Bavière, à qui l'on demandait une expertise sur la construction, déclara qu'il ne conseillait pas de construire des chemins de fer, mais que, si l'on y tenait absolument, il fallait élever une grande muraille des deux côtés de la voie, afin que les passants n'eussent pas à souffrir d'un ébranlement cérébral et nerveux.

Lorsqu'on construisit la ligne de Berlin à Potsdam, le grand-maître des postes Stengler disait : « Je fais partir tous les jours deux voitures de poste pour Potsdam et elles ne sont pas pleines. Si les gens veulent absolument jeter l'argent par les fenêtres, ils n'ont qu'à le faire immédiatement. »

Ainsi les réalités de la vie dépassent de beaucoup ceux qui se croient des gens pratiques.

Il faut distinguer la vraie pensée de ce que l'on appelle communément la pensée pratique et qui est en réalité constituée par des jugements et des habitudes acquises.

Une petite expérience que j'ai faite moi-même, servira d'introduction à ces quelques réflexions :

Pendant que j'étais étudiant, un de mes jeunes camarades vint un jour me trouver. Il était plein de cette joie que l'on remarque chez les gens qui ont une idée heureuse, et il me dit : « Il faut que j'aille trouver le professeur X... (qui enseignait la mécanique dans une école spéciale) car j'ai fait une grande découverte. J'ai trouvé qu'avec une très petite force-vapeur, une fois transformée comme il convient, on peut fournir un travail infini au moyen d'une seule machine. » Il ne put m'en dire davantage, tant il avait hâte d'aller trouver le professeur. Il ne put le rencontrer, de sorte qu'il revint et m'expliqua toute l'affaire. Dès l'abord il m'avait semblé qu'il s'agissait d'une théorie de mouvement perpétuel, mais je me disais : « Pourquoi, après tout, une pareille invention ne serait-elle pas possible ? » après ses explications, je dus lui déclarer : « Votre découverte témoigne d'un esprit pénétrant, mais du point de vue pratique elle me fait penser à quelqu'un qui monterait dans une voiture de chemin de fer et qui la pousserait ensuite de l'intérieur de toute sa force pour la faire avancer. C'est ce principe de pensée qui est à la base de votre invention. » Il en convint et ne retourna pas chez le professeur.

C'est ainsi qu'on peut, pour ainsi dire, s'embouteiller, dans sa propre pensée. Dans des cas particuliers, cet embouteillage est visible, mais, dans la vie, beaucoup d'individus qui sont embouteillés de la sorte ne s'en aperçoivent pas du tout. Pour l'observateur qui pénètre plus profondément dans la réalité des choses, et qui sait qu'un grand nombre des opérations de la pensée sont de cette nature, il reconnaît que souvent les hommes sont semblables à des voyageurs qui sont montés dans la voiture et la poussent de l'intérieur en s'imaginant qu'ils la feront avancer.

Beaucoup de choses qui se passent dans la vie n'arriveraient pas si les hommes ne ressemblaient pas à ces voyageurs.

La véritable pratique de la pensée suppose que l'on considère cette activité de l'esprit avec un jugement et des sentiments adéquats. Comment l'esprit humain peut-il arriver à cette attitude désirable ?

Nul homme ne peut sentir exactement ce qu'est la pensée tant qu'il croit que la pensée ne se déroule que dans l'intérieur de l'homme, dans son cerveau ou dans son âme. Cette appréciation erronée est un obstacle à l'usage fructueux de la pensée. Le sentiment exact qu'il convient d'avoir

devant la pensée humaine peut se formuler dans les termes suivants : « Si je peux me former des pensées au sujet des objets, et pénétrer par ces pensées dans la connaissance des objets, il faut que les pensées préexistent dans les objets. Les objets doivent être construits conformément aux pensées, pour que je puisse extraire les pensées des objets. »

Représentons-nous, que la réalité extérieure de l'univers se comporte comme le mécanisme d'une montre. On a souvent comparé l'organisme humain à une montre et, en se servant de cette comparaison, les gens trop souvent oublient le point le plus important, c'est-à-dire l'existence de l'horloger. Les roues et les ressorts ne se sont pas d'eux-mêmes combinés de manière à former une montre capable de marcher, mais il y a eu un horloger qui a construit la montre. N'oublions pas cet horloger. Ce sont ses pensées qui ont été réalisées dans cette montre, qui s'y sont en quelque sorte déversées.

Il en est de même pour les œuvres et les phénomènes de la nature. Quand il s'agit du produit du travail humain, la chose est évidente, mais, dans les phénomènes naturels, on ne remarque pas aussi aisément les activités spirituelles derrière lesquelles évoluent des entités spirituelles.

Lorsque l'homme réfléchit sur les objets, l'essence de sa pensée est fondée précisément sur l'élément de pensée inclus dans ces objets. La croyance que le monde a été produit et se maintient par la force de la pensée est la première condition pour en fructifier l'activité proprement dite.

C'est précisément la négation de la réalité spirituelle dans le monde qui produit dans le domaine scientifique les pires aberrations de la pensée. Prenons un exemple. On vous dira : « Notre système planétaire s'est formé grâce à une nébuleuse originelle, qui a commencé à être animée d'un mouvement de rotation. Elle s'est condensée en un astre central, des anneaux et des sphères s'en sont détachés, de sorte que, peu à peu, tout le système planétaire s'est constitué. » C'est commettre une grossière erreur de pensée que de parler ainsi. On fait aujourd'hui de belles démonstrations de ce système. Dans toutes les écoles on fait voir aux enfants la simple expérience qui consiste à verser dans un verre d'eau une goutte d'une substance grasse et à introduire une aiguille au milieu de cette goutte pour créer un mouvement giratoire. De petites gouttes commencent alors à graviter autour de la goutte centrale et l'on pense avoir démontré à l'élève par ce diminutif du système planétaire comment notre système cosmique est né et s'est développé.

C'est une aberration de la pensée, que de tirer de pareilles conséquences de cette expérience. L'opérateur qui transporte ses conclusions dans la cosmologie oublie une seule chose qu'il est très bon d'oublier en général, mais pas dans cette circonstance ; il s'oublie lui-même et néglige le rôle qu'il a joué en communiquant le mouvement de rotation au liquide. S'il n'était pas intervenu, les petites gouttes ne se seraient jamais détachées de la première goutte. Si l'homme tenait compte de cette action première pour l'appliquer au système planétaire, alors seulement il pourrait dire que l'activité de sa pensée a été complète.

Ces fautes de pensée jouent, de nos jours, particulièrement dans ce qu'on appelle la science, un rôle immense, et ces observations sont plus importantes qu'on ne se l'imagine.

Le véritable penseur doit savoir qu'on ne peut extraire la pensée d'un monde que si ce monde la contient déjà en soi.

De même qu'on ne peut puiser de l'eau que dans un verre qui en contient réellement, de même on ne peut puiser des pensées que dans des objets qui en contiennent, réellement. Et l'on ne trouve des pensées dans l'univers que parce que c'est la pensée qui a bâti cet univers. S'il n'en était

pas ainsi, la pensée humaine ne pourrait pas naître, mais quand l'homme ressent finalement la vérité de ce que nous disons ici, il dépasse, aisément, le domaine de la pensée abstraite et, par la confiance que les phénomènes de la vie sont réglés selon les lois de la pensée, il se convertit facilement à une méthode de pensée fondée sur la réalité des choses.

Nous allons maintenant étudier un aspect de cette méthode particulièrement important pour ceux qui admettent les vues de l'anthroposophie. Pénétrés de l'idée que le monde des phénomènes évolue en pensées nous comprendrons l'importance essentielle d'une discipline correcte dans cette activité de l'esprit.

Supposons qu'on veuille cultiver sa pensée de façon à l'avoir toujours à sa portée dans toutes les circonstances de la vie. Il faudra se rendre attentif aux règles qui vont suivre, et saisir ces règles de telle sorte qu'on y voie des principes véritablement pratiques et qu'on obtienne des résultats du même ordre, même si, au début, ils n'ont pas semblé tels. Du reste, des expériences d'une tout autre nature interviennent rapidement lorsqu'on travaille dans ce sens.

Prenons pour exemple l'expérience suivante. Quelqu'un s'applique consciencieusement à étudier un certain phénomène de l'univers qui lui est aisément accessible et qu'il peut observer avec précision, par exemple la température. Il regarde le soir la configuration des nuages, observe le coucher du soleil et il conserve en lui une image précise de ce qu'il a observé. Il tente de maintenir dans ses représentations, pendant un temps donné, toutes les particularités de son observation. Il s'y attache et veut les conserver jusqu'au lendemain. Le lendemain, à peu près au même moment ou à un autre moment de la journée, il étudie de nouveau l'état météorologique et de nouveau il essaye d'en conserver une image exacte.

En se créant ainsi des images précises de phénomènes successifs, il se rendra compte à quel point il enrichit et intensifie sa pensée. Car ce qui rend la pensée impuissante c'est l'inclination trop générale des hommes à laisser échapper le détail dans les phénomènes successifs, pour n'en garder que des représentations générales et confuses. Ce qui est précieux et essentiel pour fructifier la pensée, c'est de fixer les séries de phénomènes dans des images exactes et de se dire : « Hier la chose était ainsi, aujourd'hui elle est différente, » tout en évoquant devant l'âme, par une image concrète, les deux phénomènes réellement distincts l'un de l'autre.

Il n'y a là, tout d'abord, qu'une expression particulière de la confiance humaine dans la pensée cosmique. L'homme ne doit pas tirer immédiatement des conclusions de ce qu'il a observé aujourd'hui pour ce qui se passera demain. Cette hâte corromprait sa pensée. Il doit bien plutôt avoir la confiance que, dans la réalité extérieure, les choses s'enchaînent, et que les phénomènes de demain dérivent de ceux d'aujourd'hui.

L'homme ne doit pas bâtir des spéculations sur ce qu'il a observé, mais bien préciser en images aussi exactes que possible les phénomènes successivement perçus, réfléchir sur eux, et ensuite laisser ces images persister l'une à côté de l'autre jusqu'à ce qu'elles se fondent l'une dans l'autre. Tel est le premier principe auquel il faut se conformer si l'on veut développer en soi une pensée réelle. Il est particulièrement utile de le mettre en pratique, lorsqu'il s'agit de phénomènes que l'on ne comprend pas encore et dont on n'a pas encore établi la cohésion intérieure. Aussi c'est précisément quand il s'agit de réalités extérieures, encore incompréhensibles, comme les faits météorologiques, qu'il faut avoir la pleine confiance que les correspondances existant dans l'univers sont de nature à créer des correspondances dans notre vie intérieure. Ce progrès doit s'effectuer par les images, non par la pensée. Il faut se dire : Je ne sais encore rien des causes et des effets, mais je vais laisser ces objets perçus vivre en moi et attendre l'effet de cette assimilation, en

m’abstenant de combinaisons spéculatives. Vous comprendrez que si l’homme s’attache ainsi à évoquer en soi-même des images précises, sans faire travailler la pensée logique, il se passe quelque chose dans les organismes invisibles de son être.

Les représentations ont pour siège le corps astral et ce corps astral, lorsque l’homme s’abandonne à ses spéculations de pensée, demeure asservi au Moi. Mais ce corps astral n’évolue pas dans cette activité consciente. Il est uni au Cosmos par des liens invisibles. Or, dans la mesure où nous nous concentrons uniquement sur des images de phénomènes successifs, en nous abstenant de spéculations arbitraires, les pensées qui animent le Cosmos s’inscrivent dans notre corps astral sans que nous en ayons même conscience. En nous associant à la marche des phénomènes cosmiques par l’observation de ces phénomènes, en recueillant et en laissant travailler en nous les images perçues sans les troubler, nous devenons sans cesse plus intelligents dans les organismes soustraits à la conscience.

Lorsque nous sommes arrivés, en présence de phénomènes qui s’enchaînent les uns aux autres, à laisser passer les images l’une dans l’autre comme elles passent dans la nature, nous remarquons, au bout d’un certain temps, que notre pensée acquiert une sorte d’élasticité.

C’est ainsi que nous devons nous comporter vis-à-vis des phénomènes que nous ne comprenons pas encore. Mais vis-à-vis de ceux que nous comprenons, notre attitude doit être différente. Prenons pour exemple un fait de la vie journalière :

Quelqu’un vient nous dire que notre voisin a fait telle ou telle chose. Nous nous demandons pourquoi, et nous supposons qu’il a agi de la sorte pour préparer autre chose qu’il va faire le lendemain. Nous n’allons pas plus loin, nous nous représentons nettement ce qu’il a fait, et nous tentons d’imaginer à l’avance ce qu’il fera, après quoi, nous attendons pour voir ce qu’il fera vraiment. Il se peut que, le lendemain, nous constations qu’il a agi vraiment comme nous l’avions prévu. Il se peut aussi qu’il agisse tout différemment. Quand nous serons devant l’événement, nous tenterons de corriger par lui nos pensées de la veille.

Ainsi nous cherchons dans le présent des faits, dont nous suivons le développement possible dans l’avenir par notre imagination, et nous attendons pour voir ce qui se passe. Nous pouvons choisir aussi bien des actions humaines que d’autres phénomènes. Dès que nous comprenons un fait, tentons d’évoquer en nous ce qui, à notre avis, doit en être la conséquence. Si la suite attendue se produit, notre pensée était correcte ; s’il s’en produit une autre, essayons de réfléchir et de découvrir en quoi nous avons été fautifs. Essayons de corriger nos pensées erronées par une observation et une étude paisibles. Trouvons la nature de l’erreur et son origine.

Si notre prévision a été exacte, évitons avec grand soin de vanter nos prophéties, et de dire : « Je savais hier ce qui devait se passer aujourd’hui. »

Lorsqu’on a confiance dans l’enchaînement nécessaire des phénomènes, il en découle un nouveau principe, c’est que dans les actions existe un élément qui, pour ainsi dire, pousse les choses en avant. Cet élément, qui travaille d’un jour à l’autre, est constitué par des forces de pensées. Si nous approfondissons les choses, nous prendrons conscience de ces forces de pensées. Par des exercices appropriés, nous pouvons les rendre présentes à la conscience et nous nous trouvons en harmonie avec elles lorsque se réalise ce que nous avions prévu. Il se crée un lien intérieur entre les pensées réelles des choses et notre vie spirituelle.

Nous nous accoutumons ainsi à penser non pas arbitrairement, mais en conformité avec la nécessité intérieure qui est la loi des choses.

À ces disciplines peut s'en ajouter une autre.

Tout événement qui se produit aujourd'hui est uni, par des relations de cause à effet, avec d'autres événements qui se sont produits la veille. Par exemple, un enfant a mal agi. Quelles sont les causes de son action ? Nous suivons par la pensée les événements en remontant leur cours jusqu'au jour précédent. Nous édifions les causes sans les connaître, et nous nous disons : « Je crois que si tel événement se produit aujourd'hui, c'est qu'il s'est préparé la veille ou l'avant-veille par tel ou tel autre. »

On s'informe ensuite de ce qui est véritablement arrivé, et l'on découvre si l'on a eu raison ou tort. Si l'on a su imaginer à l'avance la cause exacte, tout va bien, mais si l'on s'était construit une représentation inexacte, il faut tenter d'éclairer l'erreur, ainsi que la différence entre l'enchaînement de nos pensées et l'enchaînement réel des choses.

Pour mettre en pratique ces principes, l'essentiel est de trouver vraiment le temps de considérer les choses sous cet aspect comme si nous étions vraiment en elles, et que nous plongions dans l'activité des pensées internes animatrices qui servent de support aux phénomènes.

Nous remarquerons alors peu à peu que nous nous incorporerons à ces phénomènes. Nous acquerrons la sensation qu'ils ne sont plus à l'extérieur de nous-mêmes, que nous n'avons plus à réfléchir sur eux, mais que notre pensée se meut à l'intérieur des choses. Beaucoup de mystères s'éclairent pour l'homme quand il parvient à ce stade de la connaissance. Un homme a vécu, au plus haut degré, de la pensée de la vie intérieure de l'univers. Ce fut Gœthe. Le psychologue Heinroth a écrit en 1826, dans son livre anthropologique, que la pensée de Gœthe était une pensée objective, et Gœthe lui-même a vivement apprécié cette définition. Elle signifiait ceci, c'est qu'une pensée de cette nature ne se discerne pas elle-même des choses, et qu'elle évolue dans les lois mêmes qui sont les lois nécessaires de l'univers. Chez Gœthe, la pensée était une perception et la perception une pensée.

Gœthe a progressé jusqu'à un haut degré dans cette évolution de la pensée. Il lui est arrivé souvent, ayant un projet, d'aller à la fenêtre et de dire aux assistants : « Dans trois heures il pleuvra » et il en était ainsi. D'après le petit morceau de ciel qu'il voyait de sa fenêtre, il pouvait prévoir les phénomènes météorologiques plusieurs heures à l'avance. Sa pensée, fidèlement et intimement assimilée aux choses, lui permettait de sentir ce qui se préparait par la vue du phénomène présent.

On peut vraiment progresser beaucoup plus qu'on ne l'imagine par une semblable discipline de la pensée. Si l'on s'attache au principe que nous venons d'exposer, on sentira que la pensée prend une utilité pratique, que l'horizon s'élargit et que les phénomènes deviennent plus intelligibles. L'attitude de l'homme envers les choses, comme envers les autres hommes, se modifie radicalement, et toute sa vie intérieure prend une orientation nouvelle. L'importance de cette communion entre l'homme et les choses se révèle d'un prix immense, et les exercices auxquels il se livre acquièrent alors une valeur d'utilisation quotidienne.

Il existe aussi un exercice particulièrement fructueux pour les gens qui n'ont pas, au moment opportun, l'idée appropriée.

Ce que doivent faire les gens de ce caractère, c'est de ne pas laisser aller leur pensée au hasard et d'éviter d'être entièrement dominés par les impressions que leur apporte la marche des événements. Ce qui arrive le plus fréquemment, c'est que, lorsqu'un homme prend une demi-heure de repos, il laisse ses pensées vagabonder, et alors l'impression du moment s'amplifie jusqu'à la millième puissance. Ou bien il s'abandonne à tel ou tel souci de l'existence. Ce souci s'installe sur-le-champ dans sa conscience, et le tyrannise sans restriction. Si l'homme se laisse ainsi aller à la dérive, il ne sera jamais capable de trouver au bon moment l'inspiration voulue. Pour acquérir cette qualité, il faut qu'il se comporte de la manière suivante : s'il a une demi-heure de repos devant lui, il devra choisir, par sa propre volonté, un sujet de pensée qu'il introduira dans sa conscience de propos délibéré. Il faut qu'il se dise : « Je vais réfléchir sur une expérience que j'ai eue auparavant, par exemple au cours d'une promenade que j'ai faite il y a deux ans. Je vais imprégner ma pensée des sensations que j'ai eues à cette époque, et je réfléchirai sur ce sujet, ne serait-ce que cinq minutes. Tout le reste doit disparaître pendant ces cinq minutes. Et c'est moi qui choisis ma pensée. »

Le choix du sujet n'a pas besoin d'être aussi difficile que je viens de l'indiquer. L'essentiel n'est pas de s'appliquer à des sujets de méditation malaisés, mais, avant tout, de s'arracher au cours automatique des pensées qui nous sont suggérées par la vie courante. Il faut que l'objet de la pensée se distingue complètement de ce tissu d'impressions où l'on est entraîné par le cours quotidien des événements. Quand on manque d'inspiration et qu'on ne s'avise de rien, on peut se servir comme aide d'un livre que l'on ouvre et méditer sur les premières lignes qui vous tombent sous les yeux. On peut également méditer sur ce que l'on a vu à un certain moment, lorsque l'on s'est rendu à son bureau, dans la matinée, et qui était de si peu d'importance, que l'on n'y aurait pas pris garde si l'on ne voulait s'en rappeler délibérément. Car il faut que le sujet choisi soit hors de ceux sur lesquels on aurait naturellement réfléchi en s'abandonnant au cours de ses impressions.

En pratiquant systématiquement et patiemment ces exercices, il arrive, au bout d'un certain temps ; que l'on s'avise au moment opportun des inspirations utiles. La pensée devient souple, élastique, ce qui est d'une importance immense pour la vie pratique de l'homme.

Il existe un autre exercice, spécialement approprié, pour agir sur la mémoire.

On essaye d'abord de se rappeler un événement, par exemple un événement de la veille, par la même méthode grossière et courante dont on se sert pour évoquer un souvenir quelconque. À l'état ordinaire, les images qui composent les souvenirs de l'homme sont des grisailles, et, en règle générale, on se contente de se rappeler le nom d'une personne qu'on a rencontrée la veille. Il ne faut pas nous déclarer satisfaits de si peu, si nous voulons cultiver notre mémoire. Il faut, par un effort systématique, en arriver à préciser le souvenir, en nous disant : « Je veux me souvenir avec une exactitude détaillée de l'homme que j'ai vu hier. Je veux revoir le coin de la rue où je l'ai aperçu, le cadre qui l'entourait et vivifier en moi l'image de son aspect extérieur, de ses vêtements, de sa démarche, etc.. » À ce moment, la plupart des gens s'apercevront qu'ils sont tout à fait incapables de réaliser cette évocation précise et ils constateront tout ce qui leur manque pour pouvoir acquérir une véritable représentation imagée de ce qu'ils ont vu et perçu la veille.

Prenons comme point de départ ces cas multiples, où l'homme n'est pas en mesure de se souvenir avec précision de ses expériences. Les observations de l'homme sont informes et confuses. Un professeur d'université a fait une expérience avec ses auditeurs, et cette expérience lui a démontré que sur trente il y en avait vingt-huit dont les observations étaient erronées. Or, une bonne mémoire est l'enfant naturel d'une observation fidèle, et le progrès de la mémoire dépend de la netteté de l'observation. Que faut-il donc faire quand on se découvre incapable d'évoquer avec

précision ce que l’on a perçu la veille ?

On fait un effort pour se rappeler exactement ses perceptions. Et, si l’on n’y parvient pas, on essaye alors positivement de se représenter quelque chose de faux, mais qui constitue un tout complet. Supposons que vous ayez complètement oublié si la personne rencontrée par vous portait un vêtement brun ou noir. Vous imaginerez alors qu’elle avait un vêtement brun et un pantalon brun, qu’elle avait des boutons de telle et telle couleur à son veston, une cravate jaune, qu’elle était dans telle attitude, que le mur auprès d’elle était jaune, et qu’il a passé à ce moment-là un homme grand à gauche et un homme petit à droite, etc..

Les éléments dont vous vous souvenez vraiment doivent être incorporés à l’image que vous formez, mais vous suppléez à ceux que vous avez oubliés, en complétant en esprit et, arbitrairement, les insuffisances du souvenir. L’image est fausse naturellement, mais, par l’effort que vous faites pour la compléter, vous êtes amené à observer plus exactement à l’avenir. Vous continuez avec persévérance ces exercices. Cinquante fois de suite vous n’arriverez pas à un résultat satisfaisant, mais la cinquante et unième, vous vous rappellerez exactement l’aspect et le costume de l’homme rencontré. Vous reverrez en pensée tous les détails, jusqu’aux boutons de son habit, vous n’oublierez plus rien, et chaque particularité s’inscrira en vous.

Ainsi, après avoir aiguisé la finesse de votre observation, vous aurez réalisé une amélioration dans la fidélité de votre mémoire, qui est l’enfant de ce sens d’observation.

Il faut prendre garde de retenir non seulement le nom et les traits principaux de ce qu’on veut évoquer par la mémoire, mais de conserver, si possible, une représentation imagée, précise jusque dans le détail. Quand la mémoire fait défaut, on complète arbitrairement l’image, de façon à former un tout. Ainsi s’acquiert progressivement la fidélité de la mémoire.

Parmi ces règles pratiques, que nous exposons en ce moment, il en est une d’une importance particulière ; l’homme a le désir ardent, lorsqu’il se propage quelque chose, d’arriver à un résultat. Il délibère sur le meilleur moyen de réaliser son désir, et il arrive à tel ou tel effet. C’est un instinct très naturel, mais ce n’est pas ainsi qu’on acquiert la maîtrise de la pensée pratique et féconde. Ici, toute hâte est nuisible, et nous fait reculer au lieu de nous faire avancer. La patience est nécessaire dans ce domaine.

Vous avez à accomplir telle ou telle action, et le choix est ouvert devant vous entre plusieurs alternatives, pour réaliser votre intention. Il faut avoir la patience de se représenter ce qui arriverait, suivant que l’on choisirait tel ou tel moyen. Naturellement, on découvrira des raisons de préférer une détermination à une autre. Mais que l’on se garde de décider aussitôt. Il vaut mieux se peindre à soi-même deux possibilités, en traits aussi distincts que possible, et se dire ensuite : « Cela suffit pour l’instant et je vais cesser de réfléchir à cette affaire. »

Il y a des gens gui tombent alors dans la perplexité, dans une perplexité si profonde qu’ils ne peuvent plus en sortir. Mais il est extrêmement utile de dépasser cet état et de se dire : « Les choses peuvent être ainsi, ou peuvent être différemment. Je n’y penserai plus pendant un certain temps. » Si cela est possible, il faut renvoyer l’action au lendemain, tout en maintenant devant son imagination la vue des deux alternatives, et l’on découvrira que, dans l’intervalle, l’aspect des choses s’est modifié et que le jour suivant nous pouvons nous déterminer à meilleur escient que la veille. Les choses ont leur nécessité intérieure. Et, si nous renonçons à agir avec une hâte arbitraire, cette nécessité des choses fermentera pour ainsi dire en nous, de sorte que le lendemain notre pensée nous apparaîtra comme enrichie et nous permettra une décision plus sage.

Supposez que l’on vous demande conseil sur une résolution à prendre. Ne vous précipitez pas pour donner votre avis, représentez-vous les résultats divers qui peuvent être obtenus par des moyens divers. Laissez ces possibilités agir en vous comme des forces. La sagesse populaire a coutume de dire qu’il faut dormir sur une affaire avant de la résoudre, mais le sommeil à lui seul ne suffit pas. Il faut, auparavant, avoir édifié en soi deux ou, mieux encore, plusieurs éventualités, qui se développeront lorsque notre Moi conscient se sera libéré. Plus tard, nous reviendrons avec fruit à la considération de l’affaire. Nous nous apercevrons que, de la sorte, des forces intérieures de pensée surgissent en nous, et que le pouvoir de notre pensée devient plus sage et plus efficace.

Les solutions que l’homme cherche, il peut toujours les trouver dans le monde extérieur, soit qu’il travaille à son établi, soit qu’il mène sa charrue, soit qu’il appartienne à ce que l’on appelle les classes privilégiées. Sa pensée prend ainsi une valeur pratique, pour les choses les plus triviales de la vie journalière. Il deviendra un penseur pratique et efficace, grâce à la discipline qui lui fera voir les choses de l’univers sous un aspect tout nouveau. Et bien que les exercices apparaissent au début comme des activités purement intérieures, elles revêtent promptement une importance extrême dans les rapports de l’homme avec le monde extérieur.

Je vais vous montrer, par un exemple, combien il est nécessaire d’exercer sa pensée pratique sur les choses. Supposez qu’un homme soit monté sur un arbre pour y accomplir une besogne. Il tombe, il se heurte brutalement contre le sol, et il est tué sur le coup. La première pensée qui se présente, c’est que la chute est la cause et la mort l’effet. Mais on peut se tromper ainsi du tout au tout. Il se peut que l’homme ait eu, pendant qu’il était sur l’arbre, une rupture d’anévrisme à la suite de laquelle il est tombé. Les choses se sont passées comme s’il était tombé vivant et ce qui lui est arrivé en tombant aurait pu être la cause de sa mort. C’est ainsi qu’on peut confondre la cause et l’effet.

Dans cet exemple, l’erreur est manifeste, mais dans bien des cas il n’en est pas ainsi, et les fautes de pensée de cette nature se multiplient de nos jours, même dans les questions scientifiques, où l’on confond si souvent la cause avec l’effet. Mais les hommes ne s’en avisent pas, parce qu’ils ne conservent pas intacte leur faculté de pensée.

Un autre exemple vous montrera comment naissent ces erreurs, et comment on les évite par la discipline que nous avons exposée. Voici un savant qui se dit que l’homme descend du singe, de sorte que les forces que l’on constate chez le singe, en se transformant vers une perfection plus grande, donnent naissance à l’homme. Pour voir clair dans cette théorie, imaginez que, par une suite de circonstances spéciales, l’homme qui développe et enseigne de pareilles conclusions se trouve seul de son espèce sur la terre, n’ayant pour compagnie exclusive que les singes dont il prétend que les hommes sont descendus. Il étudiera soigneusement le singe et se le représentera dans tous les détails de son organisme. Qu’il essaye de tirer de ce concept du singe le concept d’un homme, sans avoir jamais vu un homme auparavant. Il constatera qu’il n’y parvient pas. Le concept singe ne se transforme pas dans sa pensée en concept homme.

S’il avait appris à penser correctement, il se dirait alors : « Du moment que ma pensée ne peut pas transformer le concept singe en concept homme, c’est que le singe, tel que je le vois, ne peut pas devenir un homme, sinon cette évolution serait également possible dans ma pensée. Il faut donc qu’il s’ajoute à mon concept du singe certains éléments indivisibles, distincts du singe que je perçois, et grâce auxquels cette transformation est possible. »

Il n’est pas question ici de l’impossibilité de la chose elle-même, mais de l’erreur de pensée qui se dissimule derrière la théorie. Si l’homme était affranchi de cette erreur, il comprendrait mieux qu’il lui faut, de toute nécessité, supposer l’existence d’un élément suprasensible. Réfléchissez-y, et vous verrez que ces erreurs grossières sont le fait d’un très grand nombre de penseurs et qu’on les évite par une discipline appropriée de la pensée. Une grande partie de notre littérature contemporaine, principalement dans le domaine de la science naturelle, offre le spectacle d’une série de pensées perverties et mutilées, qui vont jusqu’à causer une douleur physique lorsque celui qui les observe a lui-même cultivé sa pensée comme il convient. Bien entendu, cette remarque ne veut pas dire que je méconnaisse la somme énorme d’observations et d’expériences recueillies par la science naturelle, grâce à ses méthodes objectives.

J’en viens maintenant à un chapitre qui concerne ce que je pourrais appeler la myopie de la pensée. En vérité, l’homme ne s’aperçoit pas que sa pensée, loin d’être adaptée aux choses, n’est qu’une série d’automatismes qui dérivent de l’habitude. Les jugements se transforment complètement pour celui qui a abandonné le matérialisme et qui s’est accoutumé à pénétrer par la clairvoyance dans les phénomènes du monde et de la vie. Mais les raisons les plus solides n’arrivent pas à convaincre celui qui ne connaît pas les profondeurs réelles de la vie. C’est peine perdue parce qu’il ne saisit même pas les raisons que vous invoquez, et s’il s’est habitué, par exemple, à ne voir partout que de la matière, il est impossible de déraciner en lui ce vice de pensée.

Ce qui incite les gens à des affirmations, ce ne sont pas les motifs eux-mêmes qu’ils invoquent, mais plutôt les habitudes de pensée auxquelles ils se sont asservis et qui dominent toute leur sensibilité ; aussi, quand ils invoquent des motifs, ils voilent simplement d’un masque leurs sentiments et leurs impressions. La pensée n’est pas seulement issue du désir, mais elle est esclave de tous les sentiments et de toutes les habitudes de la vie intérieure. Celui qui connaît cette vie intérieure sait que les motifs logiques sont de peu de force pour convaincre quelqu’un, et qu’il faut faire appel à des instincts beaucoup plus profonds de l’âme.

Par exemple, si nous travaillons aux diverses activités de notre mouvement anthroposophique, ce n’est pas sans de bons motifs, dont nous sommes conscients, mais chacun d’entre nous remarque qu’après des efforts suffisamment prolongés, il en arrive à penser, à sentir et à vouloir d’une manière nouvelle, de sorte que toute la vie intérieure, jusque dans ses profondeurs les plus reculées, participe à l’évolution. Et tel homme qui, il y a quelques années, n’avait que des railleries pour la science spirituelle, s’avise aujourd’hui que ce qu’il considérait comme absurde lui est devenu clair et transparent. Ainsi ce ne sont pas seulement nos pensées, mais notre âme tout entière qui s’élargit par l’étude de l’anthroposophie. La coloration de nos pensées vient de profondeurs plus grandes qu’on ne le suppose. Ce sont souvent d’obscures impulsions qui créent ce que l’on appelle une opinion. La logique n’est que la façade.

Pour apprendre à apprécier les motifs logiques, il faut aimer la logique. La logique n’acquiert sa valeur que quand la pensée est devenue strictement objective, et que quand on a su faire abstraction de sa préférence instinctive pour telle et telle pensée. Alors l’horizon s’éclaire et s’élargit, et la réalité extérieure elle-même nous dicte nos jugements. La vraie pensée pratique naît de la pénétration de la pensée par les choses. Pour que les choses puissent nous instruire, il faut qu’elles soient normales et indépendantes de la culture humaine : tels sont les phénomènes de la nature et quand nous apprenons à nous exercer par leur étude, ils disciplinent l’élément foncier de la vie intérieure, la pensée.

Ainsi le premier fruit de la science spirituelle doit être de créer des connaissances pratiques utilisables dans la vie journalière. Il est plus important pour l’homme de voir les choses sous leur

vrai jour que de décider où est la vérité. L'anthroposophie doit pénétrer dans nos âmes, nous rendre actifs et clairvoyants. Cela vaut mieux que de bâtir des théories qui dépassent les choses sensibles et nous font vagabonder dans le monde spirituel. L'anthroposophie est la vraie science de la vie pratique.

OUVRAGES DE RUDOLF STEINER

Traduits en français

Le Mystère Chrétien et les Mystères antiques.
Traduit de l'allemand et précédé d'une introduction d'Édouard SHURÉ, 4e édition *chez Perrin et Cie*.

La Science Occulte.
Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN, 3e édition *chez Perrin et Cie*.

Le Triple Aspect de la Question Social.
Chez Fishbacher.

Aux « ÉDITIONS DE L'AUBE »

Noël, Conférence faite le 13 décembre 1907.

Les Guides Spirituels de l'Homme et de l'Humanité.
Résultats de recherches occultes sur l'évolution humaine.
Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN.

Aux ÉDITIONS ALICE SAUERWEIN

L'Éducation de l'Enfant, au point de vue de la science spirituelle.
Traduit de l'allemand par E. L..., 2e édition.

L'Initiation ou la Connaissance des Mondes supérieurs.
Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN, 3e édition.

Théosophie.
Traduit de l'allemand par Elsa PROZOR.

Le Seuil du Monde Spirituel. Aphorismes.
Traduit de l'allemand par Oscar GROSHEINTZ.

La Culture pratique de la Pensée.
Traduit de l'allemand par Jules SAUERWEIN.

EN PRÉPARATION

Du Sens de la Vie.

« Notre Père qui êtes aux Cieux » ...

La Philosophie de la Liberté.

Un Chemin vers la Connaissance de soi.

Imp. des *Presses Universitaires de France, Paris*. — 32.383.